

L'européanisme français de Saint-Simon à la Ligue internationale de la paix et de la liberté. La contribution de Victor Hugo par **Jérémy Guedj**¹

Dans un essai de 1947 consacré à l'Europe, au titre éponyme, le poète français Paul Claudel soutenait deux idées porteuses de réflexion : selon lui, l'Europe est d'abord « une machine à mesurer le temps ». Il comparait en outre la pensée européenne – et nul ne sera étonné d'un tel choix venant de Claudel – à une cathédrale gothique : toutes deux témoignaient, écrivait-il, d'une « sanctification du mouvement »². Ces deux observations donneront à notre propos autant de directions : la première portera sur la manière dont l'europhisme constitue l'excellent révélateur d'un temps, d'une époque, concentré de tous les espoirs ou craintes et reflet des modèles à l'œuvre ; la seconde s'attachera pour sa part à la manière dont le XIX^e siècle a fait avancer, presque irréversiblement, l'europhisme, suivant une tendance de fond qui ne saurait se résumer à quelques moments forts, aussi médiatisés que ponctuels. Loin s'en fallait.

C'est pourtant le XX^e siècle qui est celui de l'europhisme. Le terme est d'ailleurs apparu en 1915, sous la plume, là encore, d'un écrivain, Jules Romains, qui, dans une série d'articles à destination de journaux américains et publiés sous le titre programmatique « Pour que l'Europe soit », l'évoquait surtout dans le sens de fédération³. Il n'y a toutefois selon nous aucun mal à utiliser ce mot « très

¹ Maître de conférences en histoire contemporaine, Université Côte-d'Azur, CMMC (Nice).

² Paul Claudel, *L'Europe*, dans *Œuvres en prose*, Paris, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1965, p. 1 379. Le poète opposait la pensée européenne à la pensée asiatique, dans laquelle il voyait « une contemplation immobile ». Voir le commentaire de ce texte par Jean-François Mattéi, *Le procès de l'Europe. Grandeur et misère de la culture européenne*, Paris, PUF, 2011, p. 31-32.

³ Cf. Bertrand Vayssière, *La recherche face à un militantisme « supranational » : le cas de l'union européenne des fédéralistes*, dans « Les Cahiers Irice », n° 1, 2008, p. 69.

XX^e siècle » pour évoquer le siècle qui lui a précédé. Suivons ici Raymond Aron qui, dans un texte de 1946 sur la philosophie de l'histoire soutenait :

Le simple fait de rapporter une époque aux valeurs d'une époque postérieure introduit dans l'interprétation du passé un principe de renouvellement. Or, on ne voit pas de quel droit on imposerait à l'historien de repenser une société exclusivement de la manière même dont celle-ci se pensait elle-même (ou encore, ce qui revient au même, à rapporter chaque société à ses valeurs et non aux valeurs de l'avenir).⁴

Telle sera notre démarche, qui nous semble susceptible de mettre en lumière l'existence d'un européisme significatif dans la France du XIX^e siècle. À condition de ne pas tomber, naturellement, dans l'anachronisme et de circonscrire clairement l'acception donnée au terme d'européisme. Une définition convaincante, parce que labile, est proposée par les historiens Robert Frank et Christophe Le Dréau, qui y incluent les militants et sympathisants en faveur des idées d'organisation à l'échelle européenne⁵. « Il est à la fois action et opinion », écrivent-ils⁶.

C'est dans l'étude de l'européisme diffus du XIX^e siècle que l'on peut replacer la contribution – décisive – de Victor Hugo. En d'autres termes, il s'agira moins, dans les pages qui suivent, de l'européisme à travers Hugo que de la place de ce dernier dans ce grand « mouvement » (Caudel) qu'était l'européisme un siècle avant la construction européenne.

Un européisme français

Européisme français. L'adjectif revêt ici deux sens : un sens géographique – les racines françaises du mouvement – et un sens plus culturel, car l'européisme fut marqué par la culture française du temps⁷. On passe, au XIX^e siècle, de l'« européenité » à l'européisme proprement dit. Le premier terme peut être défini comme une identité culturelle, non nécessairement politique : lui est rattaché « celui qui se sent "Européen" pour des raisons qui renvoient à la civilisation, à la culture, au mode de vie, aux valeurs partagées, ne souhaite pas forcément l'unité de l'Europe et peut préférer vivre son identité culturelle européenne dans le cadre politique de son État-nation »⁸. Les phases de ce passage de l'européanité à l'européisme, qui concerne plus de clairvoyants

⁴ Raymond Aron, *La philosophie de l'histoire*, dans *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Les Belles Lettres, 2011, p. 39 ; le texte original avait été publié dans la *Chamber's Encyclopedia*.

⁵ Robert Frank, Christophe Le Dréau, *Introduction*, « Les Cahiers Irice », n° 1, 2008, p. 7.

⁶ *Ibid.*

⁷ Cfr. Gérard-François Dumont, Anselm Zurfluh (dir.), *Les racines de l'identité européenne*, Paris, Économica, 1999, qui propose un panorama, par pays, du rapport à l'Europe.

⁸ Robert Frank, Christophe Le Dréau, *Introduction*, art. cit., p. 7.

précurseurs qu'il ne renvoie à un mouvement de masse, ont bien été établies par Élisabeth du Réau, dans son étude pionnière. De 1815 à 1830, la génération romantique proclamait le primat de la nation à l'heure du Congrès de Vienne, mais, autour des années 1847-1850, un tournant se joua avec le « Printemps des peuples »⁹, qui ébaucha la pensée d'une organisation européenne de plus vaste ampleur que par le passé. Puis, de mitan du XIX^e siècle à la déflagration de la première guerre mondiale, le mouvement européen progressa à un rythme heurté, car le réalisme, à cette époque lié au nationalisme, s'y opposait¹⁰. Plutôt que de proposer un résumé, forcément succinct, de ces moments, proposons plutôt trois lignes de forces, quitte à desserrer quelque peu le corset rigide de la chronologie.

Première idée : la tension – plus qu'opposition en réalité – entre la nation et l'idée européenne. Incontestablement, le XIX^e siècle fut celui de la nation¹¹, mais cela ne freina pas le mouvement européen autant qu'on pourrait le penser. Même si Krzysztof Pomian remarque la « désintégration de la culture cosmopolite des élites européennes »¹² à cette époque, l'attachement de la génération romantique à la nation ne mettait pas fin à une certaine appartenance européenne, fût-elle lointaine, où la France avait tenu, d'ailleurs, une place de choix au siècle précédent¹³. À quoi s'ajoute une réévaluation, par les historiens, de l'œuvre du Congrès de Vienne, trop souvent confondu avec la Sainte-Alliance, et qui a eu le mérite de permettre une stabilité notable à l'échelle du continent¹⁴. Certes, l'« Europe des princes » qu'il restaurait était celle des États et des nations, mais la notion d'« équilibre européen » qui le sous-tendait conservait une certaine dimension transnationale. Nationalité et nation n'entraient donc pas en opposition nécessaire avec un horizon plus large, européen. Les révolutions de

⁹ Pour une discussion de la dimension européenne de cet événement, Jean-Claude Caron, « *Printemps des peuples* ». Pour une autre lecture des révolutions de 1848, dans « Revue d'histoire du XIX^e siècle », n° 52, 2016, p. 31-45.

¹⁰ Élisabeth du Réau, *L'idée d'Europe au XX^e siècle. Des mythes aux réalités* (1996), Bruxelles, Complexe, réédition 2008, 2^e chapitre.

¹¹ Parmi une littérature abondante, voir Patrick Cabanel, *La question nationale au XIX^e siècle*, Paris, La Découverte, 2007, outre le classique d'Eric Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780 : programme, mythe, réalité*, Paris, Gallimard, 1992.

¹² Krzysztof Pomian, *L'Europe et ses nations*, Paris, Gallimard, 1990.

¹³ Voir Pierre-Yves Beaupaire, *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle*, Paris, Autrement, 2007.

¹⁴ Sur ce point, Michael Broers, *Europe After Napoleon: Revolution, Reaction and Romanticism, 1814-1848*, Manchester, Manchester University Press, 1996 ; David Laven, Lucy Riall (dir.), *Napoleon's Legacy. Problems of Government in Restoration Europe*, Oxford, Berg, 2000 ; Mark Jarrett, *The Congress of Vienna and Its Legacy. War and Great Power Diplomacy after Napoleon*, Londres, IB Tauris, 2013 ; Jean-Claude Caron, Jean-Philippe Luis (dir.), *Rien appris, rien oublié ? Les Restaurations dans l'Europe post-napoléonienne (1814-1830)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

1830 et de 1848 peuvent toutes deux être lues comme des événements d'envergure européenne : non seulement leur ancrage était celui du continent, mais elles participaient d'un phénomène européen transnational, par les circulations et les idées qui y présidaient, mêlant des échelles diverses¹⁵. Faut-il donc opposer le temps des nations et celui de l'ouverture à l'Europe ?

En septembre 1871, dans une lettre à David Strauss, Ernest Renan, qui connaissait son sujet, revenait sur les rapports entre les nations et l'Europe :

Les nations européennes telles que les a faites l'histoire sont les pairs d'un grand sénat où chaque membre est inviolable. L'Europe est une confédération d'États réunis par l'idée commune de la civilisation. L'individualité de chaque nation est constituée sans doute par la race, la langue, l'histoire, la religion, mais aussi par quelque chose de beaucoup plus tangible, par le consentement actuel, par la volonté qu'ont les différentes provinces d'un État de vivre ensemble.¹⁶

Ailleurs, il lui écrivait :

Vous parlez à bon droit de garanties contre le retour de rêves malsains ; mais quelle garantie vaudrait celle de l'Europe, consacrant de nouveau les frontières actuelles et interdisant à qui que ce soit de songer à déplacer les bornes fixées par les anciens traités ? Toute autre solution laissera la porte ouverte à des vengeances sans fin. Que l'Europe fasse cela, et elle aura posé pour l'avenir le germe de la plus féconde institution, je veux dire d'une autorité centrale, sorte de congrès des États-Unis d'Europe, jugeant les nations, s'imposant à elles, et corrigeant le principe des nationalités et le principe de fédération. Jusqu'à nos jours, cette force centrale de la communauté européenne ne s'est guère montrée en exercice que dans des conditions passagères contre le peuple qui aspirait à une domination universelle ; il serait bon qu'une sorte de coalition permanente et préventive se formât pour le maintien des grands intérêts communs, qui sont après tout ceux de la raison et de la civilisation.¹⁷

L'europhisme du XIX^e siècle – mais le terme serait sans doute exagéré, appliqué à Renan – reposait donc principalement sur des idées générales, notamment celle de civilisation.

C'est le deuxième point qui se détache : ceux qui prônaient une conjugaison des horizons national et européen insistaient sur le couple Europe/civilisation. Pensons, sur ce point, au rôle des libéraux qui a grandement inspiré Victor Hugo. Quand, en France, on parlait de « civilisation » française, allemande, etc., il semblait également acquis que l'Europe en fût le berceau. En 1829, Guizot

¹⁵ Cf. Sylvie Aprile, Jean-Claude Caron, Emmanuel Fureix (dir.), *La liberté guidant les peuples. Les révolutions de 1830 en Europe*, Seyssel, Champ Vallon, 2013 (Emmanuel Fureix, dans son introduction, évoque « un horizon d'attente européen », p. 11, et revient sur les lectures « européenistes » de l'événement).

¹⁶ Ernest Renan, nouvelle lettre à David Strauss, 15 septembre 1871, dans *La Réforme intellectuelle et morale*, Paris, Michel Lévy frères, 3^{ème} édition 1872, p. 197.

¹⁷ Lettre à David Strauss, 16 septembre 1870, parue dans « Le Journal des Débats », *ibid.*, p. 182-183.

consacrait un cours à la civilisation de la France ; il étendait la notion à toute l'Europe :

Il est évident qu'il y a une civilisation européenne ; qu'une certaine unité éclate dans la civilisation des divers États de l'Europe ; que, malgré de grandes diversités de temps, de lieux, de circonstances, cette civilisation découle de faits à peu près semblables, se rattache aux mêmes principes et tend à amener à peu près partout des résultats analogues. Il y a donc une civilisation européenne. [...] D'un autre côté, il est évident que cette civilisation ne peut être cherchée, que son histoire ne peut être dans l'histoire d'un seul des États européens. Si elle a de l'unité, sa variété n'en est pas moins prodigieuse ; elle ne s'est développée tout entière dans aucun pays spécial. Les traits de sa physionomie sont éparés ; il faut chercher, tantôt en France, tantôt en Angleterre, tantôt en Allemagne, tantôt en Espagne, les éléments de son histoire. ¹⁸

Le philosophe et homme politique Théodore Jouffroy pouvait écrire, à la même époque et dans le même ordre d'idées : « L'Europe commence à n'être plus qu'une nation depuis qu'il y a une Amérique, une Asie et une Afrique »¹⁹. La « nation européenne » était donc pensée sur le même modèle intellectuel que celui qui permit de penser les nations tout court. Les provinces avaient-elles disparu avec les nations ? L'identité des nations ne saurait donc se dissoudre dans une nation européenne.

Qu'en était-il concrètement ? L'Europe n'était-elle qu'une belle idée, vivant surtout dans des constructions intellectuelles ? Elle avait de fait une certaine matérialité.

Le troisième et dernier point qui marquait l'europhisme du XIX^e siècle relevait en effet de la sphère concrète : il s'agissait de l'ébauche d'une organisation européenne. Balbutiante, hésitante, imparfaite voire insuffisamment pensée, mais organisation tout de même. Si bien qu'au milieu du siècle, Victor Hugo s'appuyait sur un corpus déjà bien constitué. L'un des pionniers fut bien sûr Saint-Simon. Un mois avant le Congrès de Vienne, en 1814, à destination des Parlements, il publia une brochure, avec le concours de son élève Augustin Thierry : *De la réorganisation de la société européenne, ou de la nécessité et des moyens pour rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun son indépendance nationale*. L'opuscule, méfiant à l'égard du Congrès à venir, dont les auteurs n'attendaient rien à vrai dire, s'en prenait aux « petites opérations de cabinet » et réclamait qu'on prêtât attention à l'« Europe des Européens »²⁰. Cristina Cassina relève trois points saillants qui se détachent

¹⁸ François Guizot, *Histoire générale de la civilisation en Europe, de la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française*, Bruxelles, Gregoir, Wouters et Cie Éditeurs, 1840, p. 13-14.

¹⁹ Théodore Jouffroy, *De l'état actuel de l'Humanité* (1826), repris dans *Mélanges philosophiques*, Bruxelles, Dumont, 1834, p. 109.

²⁰ Nous nous appuyons ici sur l'étude très complète de Cristina Cassina, *Repenser l'Empire pour penser l'Europe ? Le cas de Saint-Simon*, dans Sylvie Aprile, Cristina Cassina, Philippe Darriulat,

de ce texte : il revient aux pays d'Europe de se doter d'organisations politiques « systématiquement homogènes » ; un gouvernement général, nommé « parlement européen » et indépendant des gouvernements nationaux devait voir le jour ; enfin, le Parlement en question devait fédérer des hommes compétents, regardant les choses dans leur globalité et « forts d'une puissance qui réside en eux »²¹. Cela conduisait, *in fine*, à une « société confédérative », fortement inspirée du modèle de la Constitution anglaise²². Si l'on excepte la force des mots, l'idée n'avait rien de neuf, ni d'exceptionnel à première vue – l'abbé de Saint-Pierre et Kant écrivirent des pages décisives avant Saint-Simon. Pourtant, au siècle suivant, la brochure, redécouverte, fut considérée comme un jalon essentiel de la pensée européenne et du « patriotisme européen ». En tout cas, le projet dépassait les considérations philosophiques générales, plus nombreuses que les propositions concrètes.

L'accélération se produisit au milieu du XIX^e siècle : en 1848, Littré écrivait que « le sentiment de la fraternité européenne grandit au fur et à mesure que la Révolution se propage »²³. Des voix convergèrent pour réclamer un Congrès de la Paix. Qui se tint à Paris, en 1849. À maints égards, l'idée européenne connut une embellie sans précédent, entre cette date et le Congrès de la Paix et de la Liberté, organisé à Genève par le juriste Émile Acollas et le pacifiste Charles Lemonnier²⁴, en 1867, année même où Frédéric Passy fonda – toujours à Paris – la Ligue internationale pour la Paix.

Ces prolégomènes nous mènent bien sûr à Victor Hugo, dont le nom rejoignit alors l'europhisme. Pour autant, on l'a vu, le poète s'inscrivait plus dans un mouvement existant qu'il n'en influença l'évolution.

La contribution de Victor Hugo

Dans un bel ouvrage collectif, *Hugo politique*, Jean-Claude Caron souligne que Victor Hugo, « citoyen du XIX^e siècle, a bénéficié de cet atout indispensable à tout individu qui prétend témoigner de son temps : la longévité, qui seule permet la comparaison d'une époque à une autre, d'une société à une autre. [...] Hugo n'aurait pas été Hugo s'il n'avait bénéficié de cette longévité. Parce qu'il a consciemment pensé dans un cadre séculaire, lui qui, comme d'autres, était

René Leboutte (dir.), *Europe de papier. Projets européens au XIX^e siècle*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015, notamment p. 36 et suivantes.

²¹ *Ibid.*, p. 36.

²² *Ibid.*

²³ Cité par Élisabeth du Réau, *L'idée d'Europe...*, *op. cit.*, p. 55-56.

²⁴ Cfr. Francesco Gui, *Charles Lemonnier et Les États-Unis d'Europe*, dans « EuroStudium^{3w} », juillet-septembre 2017.

persuadé que le progrès, la science, l'humanité avançaient à leur rythme, quitte à se poser alors en prophète plus qu'en écrivain, qu'en historien ou en politique »²⁵. Les contextes importent donc grandement.

Sur l'Europe comme sur une variété de sujets, la pensée hugolienne est complexe, changeante. On verra qu'elle s'inscrivait dans des thèmes déjà diffusés. Entre autres exemples, la résonance avec les grands motifs de son temps est claire dans la préface des *Burgraves*, en 1843 : « Il y a aujourd'hui une nationalité européenne. [...] La civilisation nous fait à tous les mêmes entrailles, le même esprit, le même but, le même avenir ». Ici, la concordance avec Guizot est troublante. Un autre texte d'importance, pour saisir le rapport hugolien à l'Europe, est bien sûr *Le Rhin*, sous-titré *Lettres à un ami* et publié en 1845²⁶. Le Rhin, à lui seul, symbolise l'Europe aux yeux du poète. Dans sa lettre XIV, il le formule en toutes lettres, et les notations jalonnent tout le recueil :

Oui, mon ami, c'est un noble fleuve, féodal, républicain, impérial, digne d'être à la fois français et allemand. Il y a toute l'histoire de l'Europe considérée sous ses deux grands aspects dans ce fleuve des guerriers et des penseurs, dans cette vague superbe qui fait bondir la France, dans ce murmure profond qui fait rêver l'Allemagne. Le Rhin réunit tout. ²⁷

La géographie rejoint l'histoire dans ces lignes :

Ainsi pour le Rhin quatre phases bien distinctes, quatre physionomies bien tranchées. Première phase : l'époque antédiluvienne et peut-être préadamite, les volcans ; deuxième phase : l'époque historique ancienne, luttes de la Germanie et de Rome, où rayonne César ; troisième phase : l'époque merveilleuse où surgit Charlemagne ; quatrième phase : l'époque historique moderne, luttes de l'Allemagne et de la France, que domine Napoléon. Car, quoi que fasse l'écrivain pour éviter la monotonie de ces grandes gloires, quand on traverse l'histoire européenne d'un bout à l'autre, César, Charlemagne et Napoléon sont les trois énormes bornes milliaires, ou plutôt millénaires, qu'on retrouve toujours sur son chemin. [...] Le Rhin, fleuve providentiel, semble être aussi un fleuve symbolique. ²⁸

²⁵ Jean-Claude Caron, *Les raisons d'une célébration ou l'éloge de l'engagement*, dans Annie Stora Lamarre, Jean-Claude Caron (dir.), *Hugo politique*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2004, p. 8. Voir aussi Henri Meschonnic, *Portrait de Victor Hugo en homme siècle*, dans « Romantisme », n° 60, 1988, p. 57-70.

²⁶ Il faut garder à l'esprit que l'ouvrage ne reflète que très infidèlement le voyage d'Hugo outre-Rhin : « Le texte de Victor Hugo, dans ses nombreuses parties érudites, est tout entier tissé d'emprunts ou de lambeaux d'emprunts faits sans vergogne à divers ouvrages, où il prend un récit, une légende, un nom ; il mélange les ingrédients, puis recompose le tout » (Nicole Savy, *Victor Hugo, voyageur de l'Europe. Essai sur les textes de voyage et leurs enjeux*, Bruxelles, Labor, 1997, p. 131). Sur ce texte, voir l'étude essentielle de Franck Laurent, *La politique allemande de Victor Hugo*, dans Annie Stora Lamarre, Jean-Claude Caron (dir.), *Hugo politique, op. cit.*, p. 171-187.

²⁷ Victor Hugo, *Le Rhin. Lettres à un ami*, dans Victor Hugo, *Œuvres complètes. Voyages*, Paris, Robert Laffont, 1987, p. 99-100.

²⁸ *Ibid.*, p. 109.

Symbolique, le Rhin le fut aussi dans le parcours européen de Victor Hugo. Suivons ici Nicole Savy qui soutient : « C'est au bord du Rhin que naît pour Hugo le rêve des États-Unis d'Europe, dont il souhaita ardemment signer le traité fondateur comme s'il se fût agi du plus beau de ses livres »²⁹. La dimension territoriale organisait donc la vision européenne du poète, avec deux pôles, autour de Paris et autour du Rhin, « deux réseaux destinés à se fondre l'un dans l'autre, mais dont la distinction et la tension informent son espace mental. Paris, autrement dit la Révolution française, et l'Europe rhénane aux multiples empires vont s'unir pour produire l'Europe moderne »³⁰. Les conclusions du *Rhin* foisonnent de notations qui confortent une telle analyse. Là, il écrit : « Que reste-t-il donc de tout ce vieux monde ? Qu'est-ce qui est encore debout en Europe ? Deux nations seulement : la France et l'Allemagne. Et bien, cela pourrait suffire. La France et l'Allemagne sont essentiellement l'Europe. L'Allemagne est le cœur ; la France est la tête. [...] Leur mode de formation a été le même. Ils ne sont pas des insulaires, ils ne sont pas des conquérants ; ils sont les vrais fils du sol européen »³¹. Ailleurs, il note : « L'union de l'Allemagne et de la France, ce serait le frein de l'Angleterre et de la Russie, le salut de l'Europe, la paix du monde »³².

Car la vision de l'Europe mentale du poète a des frontières toutes particulières : à ses yeux, l'Angleterre – on l'a senti dans l'extrait qui précède – était extérieure à l'Europe. La France prenait, dans une comparaison avec l'Antiquité, les traits de Rome³³ ; l'Angleterre ceux de Carthage³⁴. Mais, aux yeux du poète, il ne fallait pas reproduire les mêmes erreurs : la nouvelle Carthage ne devait pas être détruite, mais intégrée à l'Europe. Une Europe française, menée par une France profondément européenne³⁵.

Hugo était un homme marqué par l'idée de justice et un intellectuel ; il eut aussi un rôle politique. Dans sa pensée et ses propos, l'Europe n'était pas simplement l'occasion d'une envolée lyrique. Les célèbres réactions du 17 juillet

²⁹ Nicole Savy, *Victor Hugo, voyageur de l'Europe...*, op. cit., p. 139.

³⁰ *Ibid.*

³¹ Victor Hugo, *Le Rhin...*, op. cit., p. 403-404 (Conclusion – IX).

³² *Ibid.*, p. 406 (Conclusion – X).

³³ « Paris est la capitale actuelle du monde civilisé... [...] Ce que Rome était autrefois, Paris l'est aujourd'hui. Ce que Paris conseille, l'Europe le médite ; ce que Paris commence, l'Europe le continue. Paris a une fonction dominante parmi les nations » (Discours de Victor Hugo à l'Assemblée Constituante, 20 juin 1848, dans Victor Hugo, *Actes et paroles. Avant l'exil, 1841-1851*, Paris, Michel Lévy Frères éditeurs, 1875, p. 147-148).

³⁴ Sur tous ces éléments, nous disposons de l'étude précise et complète de Franck Laurent, *Victor Hugo : espace et politique (jusqu'à l'exil : 1823-1852)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, auquel ce texte doit beaucoup.

³⁵ « La France n'est pas une Amérique. La France fait partie intégrante de l'Europe », avait déclaré Victor Hugo, en 1841, dans son discours d'investiture à l'Académie française, en 1841 (cité dans *ibid.*, p. 179).

1851, au moment où celui-ci avançait devant l'Assemblée Nationale l'idée des « États-Unis d'Europe », ont sans doute plus marqué la mémoire et reflété une tendance de fond qu'on ne le pense :

M. de Montalembert – Les États-Unis d'Europe ! C'est trop fort. Hugo est fou.

M. Molé – Les États-Unis d'Europe ! Voilà une idée ! Quelle extravagance !

M. Quentin-Bauchard – Ces poètes !

Fou au regard de l'époque, c'est certain. Mais il y avait chez Victor Hugo, derrière les grandes formules, une pensée plus rationnelle, plus réfléchie de l'Europe.

Dès les années 1820, il s'était attaché à cerner la spécificité de l'Europe à travers ses espaces, notamment périphériques – on pense par exemple à la Norvège dans *Han d'Islande* (1823) – qui témoigne d'une réflexion profonde sur les notions de centre et de périphérie³⁶. Revenons au *Rhin*, ce texte décidément capital. Sur fond de question d'Orient, Hugo y présente des considérations visant à réorienter la diplomatie française. À cette époque, il faisait figure de visionnaire quand il soutenait l'idée d'unité allemande, éloigné qu'il était de la pensée dominante parmi les libéraux et les républicains³⁷. Pour qu'un ensemble dépassant les nations fût possible, chacune d'entre elles devait trouver sa place. Revenant sur les propos que Jacques Tollius, érudit et alchimiste allemand du XVII^e siècle, se vit confier par l'électeur de Brandebourg, sur la difficile fusion de la nation allemande, Hugo explique :

À l'heure qu'il est, les mêmes phénomènes constitutifs se manifestent en Allemagne et en France. Ce que l'établissement des départements a fait pour la France, l'union des douanes le fait pour l'Allemagne ; elle lui donne l'unité.

Il faut, pour que l'univers soit en équilibre, qu'il y ait en Europe, comme la double clef de voûte du continent, deux grands états du Rhin, tous deux fécondés et étroitement unis par ce fleuve régénérateur : l'un septentrional et oriental, l'Allemagne, s'appuyant à la Baltique, à l'Adriatique et à la mer Noire avec la Suède, le Danemark, la Grèce et les principautés du Danube pour arc-boutants ; l'autre, méridional et occidental, la France, s'appuyant à la Méditerranée et à l'Océan, avec l'Italie et l'Espagne pour contreforts. ³⁸

C'était fort de cette architecture mentale, pour reprendre la métaphore, qu'il présida, en août 1849, le Congrès international de la Paix universelle. Hugo, que les membres du Congrès élurent président, était alors en pleine conversion

³⁶ Voir le chapitre « L'Europe, aux frontières », *ibid.*

³⁷ On pourra contextualiser sa pensée en lisant le chapitre *Victor Hugo devient républicain*, dans Michel Winock, *Les voix de la liberté. Les écrivains engagés au XIX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 347-360.

³⁸ Victor Hugo, *Le Rhin...*, *op. cit.*, p. 404-405 (Conclusion – IX).

républicaine³⁹. Maurice Agulhon a finement montré l'imbrication entre républicanisme et européisme chez Hugo. Même si, on l'a vu, nombre de germes fondateurs remontaient aux années 1820, « la sensibilité européenne et pacifiste de Victor Hugo est née dans la logique de son attachement à la République »⁴⁰. Or, pour notre poète, la République, c'est le Bien, le Bien la Paix et la Paix l'Europe⁴¹. Ses propos en 1849 témoignaient d'une telle conception. Dans son discours d'introduction, il demandait, partant du postulat que « toutes les nations [sont] liées entre elles d'un lien commun » : « Cette pensée religieuse est-elle une pensée pratique ? Cette idée sainte est-elle une idée réalisable ? »⁴². Insistant naturellement sur la paix, il se lance dans une prophétie bien connue :

Un jour viendra où, vous France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous toutes nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous joindrez étroitement dans une unité supérieure et vous constituerez la fraternité européenne.

Et d'ajouter les trois temps de la prise de conscience européenne : « Dans notre vieille Europe, l'Angleterre a fait le premier pas, et par son exemple séculaire elle a dit aux peuples : Vous êtes libres. La France a fait le second pas, et elle a dit aux peuples : Vous êtes souverains. Maintenant, faisons le troisième pas, et tous ensemble, [...] disons aux peuples : Vous êtes frères ! ». Mais la « fraternité » ne suffisait pas à concilier les contraires ou du moins les tensions. Car se mêlaient dans la vision hugolienne deux ordres d'idées différents : l'un relevait du principe de nation, l'autre visait à la création d'une Europe unie. Le passage de l'un à l'autre n'était pas expliqué en profondeur, quant à sa dimension concrète. En réalité, « nation », « pays » et « patrie » paraissaient interchangeables ; quant aux « grand sénat souverain » qui verrait le jour, il ne devait avoir qu'une fonction d'arbitrage⁴³. Ajoutons enfin que les États-Unis d'Europe n'étaient qu'une étape. Puisque ces derniers devaient, un jour, s'associer aux États-Unis... d'Amérique. Une alliance surtout culturelle et économique. Finalement, ce fut peut-être la notion d'arbitrage comme base de toute construction – et de la paix – qui ressortit le plus clairement du Congrès. En tout cas, c'était le premier aboutissement le plus concret. Mais sur ce point, les divergences étaient grandes entre les pays et apparurent au grand jour lors des discussions des 22 et 23 août, sur les propositions hugoliennes justement. Entre

³⁹ Cfr. Michel Winock, *Les voix de la liberté...*, op. cit.

⁴⁰ Maurice Agulhon, *Victor Hugo et l'Europe : les États-Unis d'Europe*, dans Gilles Pécout (dir.), *Penser les frontières de l'Europe du XIX^e au XXI^e siècle*, Paris, PUF, 2004, p. 43.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Cité par Évelyne Lejeune-Resnick, *L'idée d'États-Unis d'Europe au Congrès de la Paix de 1849*, dans « Revue d'histoire du XIX^e siècle », n° 7, 1991, p. 66-67.

⁴³ *Ibid.*

l'ouverture et la clôture du Congrès, Hugo passait, dans ses discours, du concret à l'abstrait. Le politique, voire le militant, avait cédé la place à l'artiste, à l'intellectuel⁴⁴.

Le principe de réalité reprit très rapidement ses droits. *Le National* parlait ainsi d'une « improvisation » et d'un « Eldorado » irréalisable. À l'étranger, en Angleterre, dont Richard Cobden avait porté la voix au Congrès en tant que vice-président, le *Morning Chronicle*, cité par le *Journal des Débats* du 27 août 1849, ironisait sur un « discours historique et complètement romanesque » ; il y avait là une « magnifique fiction »⁴⁵.

Lubie passagère que celle-ci pour notre poète ? En rien. Hugo évoquera à plusieurs reprises la « fraternité européenne », comme dans son discours sur la révision de la Constitution, en juillet 1851, en tant que député⁴⁶. Après le coup d'État du 2 décembre, dans son si célèbre pamphlet sur *Napoléon le Petit*, il remet d'une certaine manière en cause l'État-nation et évoque « l'union de l'Europe et la fédération démocratique du continent »⁴⁷. La correspondance qu'il adressera à plusieurs personnalités en témoignera. En 1853, il écrit ainsi au républicain allemand Gloss : « Le moment est arrivé où la révolution française doit perdre son nom et s'appeler la révolution européenne »⁴⁸. Depuis l'exil, il pensait désormais l'Europe concrète et, même s'il se tenait à l'écart des luttes idéologiques pendant longtemps⁴⁹, il était en contact avec nombre de compagnons d'infortune, Mazzini, Garibaldi, Herzen... Il fut, un temps, représentant français à Londres du Comité révolutionnaire européen fondé par Ledru-Rollin, Mazzini et Kossuth. Mais, devenu en un sens militant, il ne cherchait pourtant pas à s'engager de trop, lui qui se satisfaisait de l'amer parfum de la solitude. Il n'aura cependant de cesse que de vouloir abolir les frontières.

Le thème européen revenait de manière récurrente, lancinante même. Le 21 août 1870, en pleine guerre franco-prussienne, il écrivait dans ses *Carnets* :

⁴⁴ D'après *ibid.*, p. 69.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 71. Sur l'image de la France, qui intervenait aussi, Laura Fournier-Finocchiaro, Tanja-Isabel Habicht (dir.), *Gallomanie et gallophobie. Le mythe français en Europe au XIX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

⁴⁶ « L'intervention d'Hugo a duré trois heures, tant elle a été interrompue, hachée, par les contestations et les applaudissements alternés » (Michel Winock, *Les voix de la liberté...*, *op. cit.*, p. 359) ; l'historien note d'ailleurs que « l'année 1851 sera celle de toutes les défaites » (p. 358).

⁴⁷ Victor Hugo, *Napoléon le Petit* [1852], Londres, Jeffs, 1863, p. 223.

⁴⁸ Lettre du 2 avril 1853, citée par Franck Laurent, *La politique allemande de Victor Hugo*, *art. cit.*, p. 183.

⁴⁹ Sylvie Aprile, *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune*, Paris, CNRS Éditions, 2010, p. 197.

La République existe, de droit comme de fait. Pas de nuances. Écartons tout ce qui peut nous désunir. Acclamons la République une et indivisible. La République qui veut Strasbourg comme elle veut Paris. De cette République mère sortiront les États-Unis d'Europe.⁵⁰

Cette époque marquait la fin d'un idéal pacifiste, puisque deux nations – si symboliques et si européennes pour Hugo – se firent de nouveau la guerre. Le poète dut réorienter son discours même s'il restait habité par l'idée européenne.

L'Europe ne fut-elle d'ailleurs qu'une étape ? La réponse est peut-être dans le poème « Lux », qui clôt *Les Châtiments*, et dont on peut citer l'extrait suivant :

Oh ! voyez ! la nuit se dissipe ;
Sur le monde qui s'émancipe,
Oubliant Césars et Capets,
Et sur les nations nubiles,
S'ouvrent dans l'azur, immobiles,
Les vastes ailes de la paix.

Ô libre France enfin surgie !
Ô robe blanche après l'orgie !
Ô triomphe après les douleurs !
Le travail bruit dans les forges,
Le ciel rit, et les rouges-gorges
Chantent dans l'aubépine en fleurs !

[...] Au fond des cieus un point scintille.
Regardez, il grandit, il brille,
Il approche, énorme et vermeil.
Ô République universelle,
Tu n'es encor que l'étincelle,
Demain tu seras le soleil !⁵¹

Hugo marqua donc, autant qu'il le refléta, un moment dans l'histoire de l'idée européenne. D'abord penseur, il devint un acteur et un militant au service de cette cause. On peut dire que Victor Hugo a ressenti et a éprouvé l'Europe, au moment de l'exil. Son européisme était-il représentatif ? Ne caractérisait-il pas le parcours exceptionnel d'un homme de génie, qui ne souffrait aucune comparaison ? Le rapport du poète à l'Europe apparaissait sans doute caractéristique des élites. Il n'était d'ailleurs pas indemne de limites, que Maurice Agulhon a pointées : la première résidait dans l'Europe finalement très française qu'il prônait ; la seconde, plus difficile à percevoir, résulte de l'époque et constitue en un sens le corollaire de la première : Hugo ne pouvait penser, malgré

⁵⁰ Victor Hugo, *Carnets de la guerre et de la Commune (1870 et 1871)*, dans *Œuvres complètes. Voyages, op. cit.*, p. 1 039.

⁵¹ Victor Hugo, *Lux, Châtiments* [1853], dans *Œuvres poétiques*, t. II, Paris, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1967, p. 216-217.

son aspect visionnaire, que ce que son temps dessinait. « Ce précurseur, homme du XIX^e siècle, et même d'un XIX^e siècle éloigné [...], ne peut pas nous proposer de solutions pour des problèmes qui n'étaient pas – ou à peine – apparus de son temps »⁵², écrit l'historien. Notre brève présentation visait précisément à replacer Hugo dans la pensée européenne de son temps. Sa sincérité ne manque pas de nous interpeller. Ses espoirs, que d'aucuns qualifieront peut-être de naïfs, trouvèrent un écho au siècle suivant : « Au vingtième siècle, il y aura une nation extraordinaire. Cette nation sera grande, ce qui ne l'empêchera pas d'être libre. [...] Une bataille entre Italiens et Allemands, entre Anglais et Russes, entre Prussiens et Français, lui apparaîtra comme nous apparaît une bataille entre Picards et Bourguignons. [...] Elle trouvera bête cette oscillation de la victoire aboutissant invariablement à de funestes remises en question et Austerlitz toujours soldé par Waterloo... [...] Elle s'appellera l'Europe au vingtième siècle, et aux siècles suivants, plus transfigurée encore, elle s'appellera l'Humanité »⁵³. Profondément français et européen, Victor Hugo a donc encore beaucoup à nous dire pour les temps à venir.

⁵² Maurice Agulhon, *Victor Hugo et l'Europe...*, art. cit., p. 50-51.

⁵³ Victor Hugo, préface au *Paris guide* de l'Exposition de 1867, cité par *ibid.*, p. 45-46.